

RACHEL BÉGIN

La terre de l'Espoir



roman

LES ÉDITIONS JCL 

*La terre,
de l'Espoir*

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : La terre de l'espoir / Rachel Bégin

Nom : Bégin, Rachel, 1952-, auteure

Identifiants : Canadiana 2020007346X | ISBN 9782898040795

Classification : LCC PS8603.E428435 T47 2020 | CDD C843/.6--dc23

© 2020 Les éditions JCL

Illustration de la couverture : Simon Provost

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | **Canada**

Édition
LES ÉDITIONS JCL
jcl.qc.ca

Distribution au Canada et aux États-Unis
MESSAGERIES ADP
messageries-adp.com

Distribution en France et autres pays européens
DNM
librairiequebec.fr

Distribution en Suisse
SERVIDIS
servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal: 2020
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque nationale de France

RACHEL BÉGIN

*La terre,
de l'Espoir*

LES ÉDITIONS JCL 

*À Jean-Marc,
pour son soutien tout au long
de ce qu'il appelle une belle aventure*

Prologue

Novembre 1839

Dans le matin brumeux, un bruit de cavalcade brisa le silence, suivi des aboiements du chien puis d'un jappement plaintif. On avait fait taire la bête d'un coup de pied. Le chef des soldats aboya des ordres et la troupe se divisa en deux. Les uns fouillèrent le poulailler et l'écurie, les autres défoncèrent la porte de la maison. Les habits rouges envahissaient la cuisine.

— *Open the door... ouvrez! Right now!*

Gustave Rancourt sauta du lit en catastrophe, poussa Philomène vers l'étage et lui cria de rester avec les enfants. Le capitaine hurla une indication concernant une cachette, puis lâcha ses hommes pour qu'ils passent à l'attaque. On aurait dit une meute de loups.

— Quossé que vous voulez?

— *Shut up!*

— Faut que j'm'habille!

Le chef des soldats brandit sa baïonnette lorsqu'il voulut retourner dans sa chambre pour prendre ses vêtements. Transi de froid et de peur, le pauvre homme attrapa sa bougrine sur le crochet derrière la porte, s'empêtra dans les manches et finit par l'échapper par terre.

— *Stay still!*

Deux hommes soulevèrent la trappe de la cave. Les autres le poussèrent dans l'escalier du grenier pour l'obliger à monter.

— Non ! En haut, c'est ma femme pis mes p'tits !

Un coup de crosse le réduisit au silence. Il grimpa. Les enfants se seraient contre leur mère. Les soldats vérifièrent que le lieu ne comprenait aucune cachette. Les parents enveloppèrent les petits dans les couvertures. En bas, on entendit un fracas de meubles renversés et de vaisselle brisée. Un coup de fusil retentit, suivi d'un bruit de bouteille cassée. *Mon p'tit blanc*, pensa l'habitant.

Gustave commençait à comprendre.

— Personne est caché icitte... Poulin, rang des M'risiers !

Le père de famille laissa passer trois quarts d'heure avant de descendre. Sa respiration exhalait une buée dans la cuisine glacée. Gustave sentit le froid entre ses jambes. Humiliation suprême, il s'était échappé dans sa soute à panneau !

— Philomène, y'ont laissé la porte grande ouverte. Reste en haut avec les p'tits, abrille-les comme y faut, j'allume le poêle.

Quand l'attisée fut bien amorcée, il parcourut la pièce des yeux. L'étagère et les chaises renversées, la vaisselle par terre et le plancher boueux témoignaient de l'activité des intrus. La cruche de p'tit blanc, éclatée, gisait par terre. *Comme de raison, l'ont vidée avant d'tirer*. Il redressa la table et les chaises, plaça les assiettes et les tasses de fer-blanc sur la table. La mère descendit lentement. Avec un calme inquiétant, elle tira la chaise berçante près du poêle et se recroquevilla dans son grand châle, le regard fixe.

— Philo... Philomène !

— ...

— Tranquillise-toi, y sont partis. Ranime le feu, fais l'déjeuner. Oublie pas le thé. J'vas aller tirer la vache. *Si Noirette est pas morte de peur*, songea-t-il.

D'un pas incertain, l'interpellée arpenta la cuisine pour rassembler la nourriture. Son mari sortit et inspecta les parages. Personne. La vache beuglait, le pis gonflé. Elle protestait, car l'heure de la traite était largement dépassée. Le chien se terrait dans un coin de l'écurie, le cheval avait disparu. Une énorme perte pour tout habitant.

Le ventre à peine lesté, les enfants remontèrent se cacher. Quant à Gustave, ce n'est qu'à la troisième tasse de thé qu'il reprit ses sens. La peur ressurgit. D'une voix aigrelette, sa femme prononça ses premiers mots depuis l'intrusion des soldats.

— Y vont r'venir, Gus ! Y vont r'venir...

— Ben non, Philo, ben non !

Le ton de Gustave trahissait son manque de conviction. Il se leva pour replacer la barrure de la porte et glissa dans une flaque.

— Ah ben, baptême ! Y'ont pissé dans l'milieu de la place !

Pendant toute la semaine, Philomène resta silencieuse. À peine fit-elle les repas, portée par la force de l'habitude. Deux semaines après le passage des soldats, Gustave trouva la maison vide et froide. Rien sur le feu, pas une braise dans le poêle. Il finit par trouver sa compagne dans le coin le plus obscur du fenil, sans

manteau ni bottes. Le regard vide, elle se balançait d'un côté et de l'autre en se bouchant les oreilles. Des larmes silencieuses coulaient sur ses joues.

— C'est ben simple, confia Gustave à son frère venu l'aider à retrouver son cheval, faut tout l'temps y dire quoi faire. Ma pauv' femme est là, mais en même temps pas là, tu comprends ? J'ose pas la laisser tu seule.

— Toute ça parce qu'on est proches du ch'min Kennebec, où y'est passé Amédée Papineau pour se sauver aux États. Y'en a qui ont caché des fugitifs.

— M... ouais, le Stanislas Poulin ! Cacher des patriotes, ça met toute la paroisse en danger. Lui, j'y garde un chien de ma chienne.

Gustave ne se doutait pas que bien d'autres au Bas-Canada avaient écopé. Il avait au moins pu récupérer son cheval. D'autres avaient tout perdu. Ainsi, dans la région du Richelieu, des femmes avaient été violées, des maisons brûlées. On avait retrouvé une jeune mère gelée avec son nouveau-né parce que les soldats l'avaient expulsée de sa maison avant d'incendier celle-ci. Au nord de Montréal, le village de Saint-Benoît avait été réduit en cendres.

Dans la région, les opinions divergeaient. Certains détestaient les habits rouges depuis la Conquête de 1760 et avaient transmis leur hostilité à leurs descendants. Plusieurs de ces descendants, lors de la guerre de 1812 contre les États-Unis, n'avaient vu aucune raison de défendre la «mère patrie» britannique. «Tirez sur les habits rouges, criaient-ils, pas sur les capots d'étoffe.» Deux décennies plus tard, les mauvaises récoltes de 1834 et 1837 avaient presque plongé la région dans la famine.

Les seigneurs du clan Taschereau exigeaient toujours plus de redevances, au grand mécontentement des colons. De plus, ils octroyaient peu de terres et préféraient l'exploitation forestière, plus lucrative. Gustave les avait mis tous dans le même sac, dont Louis-Joseph Papineau, seigneur de la Petite-Nation. Ainsi, certains soutenaient les patriotes, mais d'autres estimaient que la Conquête prouvait que la France les avait abandonnés et qu'ils devaient allégeance au roi d'Angleterre, comme le prônaient les évêques. Ces derniers menaçaient même d'excomunier les patriotes et avaient interdit qu'ils soient inhumés dans un cimetière catholique. Pour d'autres, la position de l'Église face à l'envahisseur défiait la raison. Le roi d'Angleterre, un protestant! Ils en avaient conclu que les évêques y trouvaient leur profit, mais pour sa part, Gustave Rancourt se soumettait aveuglément aux autorités tant civiles que religieuses. Quoi qu'il en soit, l'intrusion des soldats dans sa maison laissa Gustave démoralisé. De plus, sa femme ne retrouva jamais toute sa raison. Quant à son frère, il promit de se venger. À la suite de son témoignage, six patriotes de la région furent emprisonnés pour une accusation d'avoir fomenté l'enlèvement d'un colonel de milice.

1

Avril 1878

«*And never try again! Never!*»

Sous le maigre éclairage d'un croissant de lune, un grand gaillard solidement charpenté court comme un dératé. Il presse son mouchoir sous son menton, la barbe raidie par le sang. Pour la première fois de sa vie, Jean-Baptiste Poulin a connu la peur dans une rue sombre de la Basse-Ville de Québec. Vainqueur de nombreuses batailles à poings nus, il a pourtant dû capituler devant le couteau de son adversaire. Un passant lui indique le chemin vers la maison d'un médecin.

Lorsque Jean-Baptiste entre chez le praticien, ce dernier ne cache pas sa surprise devant l'aspect du jeune homme.

— Dis-moi donc, comment t'as faite ton compte? questionne le docteur en nettoyant la plaie.

— Au port... J'veoulais travailler comme débardeur. Quand y'a su mon nom, y m'a r'veré... Un aut' gars m'a rattrapé plus tard. Fou furieux!

— Ah, voilà l'explication! Roux comme t'es, y t'ont pris pour un Irlandais, mais quand y'ont su ton nom...

Le médecin explique alors que les débardeurs irlandais s'accrochent à leur gagne-pain. Il ne fait pas bon les contrarier si l'on n'a pas un nom du genre O'Brien, Baldwin ou O'Neill.

— Hum... une bonne estafilade, mais t'es chanceux dans ta malchance, c'est pas trop profond. Dans six jours, j'enlève les points de suture, dans dix jours, ça va être guéri.

— Dix jours?

— Je suis docteur, pas faiseur de miracles, sais-tu!

— Mais j'voulais m'en r'tourner chez nous au plus vite!

— Où ça?

— Saint-Émile, en Beauce...

— Rien t'en empêche.

— Faut pas que ma mère me voye de même! Qu'est-ce que j'vas faire tout c'temps-là? soupire Jean-Baptiste.

Souriant en lui-même de l'impatience des jeunes gens, le bon docteur lui fait une proposition.

— Justement, j'ai besoin d'un bon travailleur pour une dizaine de jours. En même temps, on va voir si ça guérit ben.

Du travail aisé pour Jean-Baptiste. Un arbre à couper dans la cour, deux cordes de bois à fendre et des réparations à l'écurie. De plus, le boghei du médecin a besoin d'une visite chez le charron pour un resserrage des roues. Le docteur offre même de l'héberger. *Y'a du bon monde en ville itou*, pense le jeune homme. Il veut commencer tout de suite par fendre le bois, mais le médecin le lui interdit.

— Aucun gros effort pour aujourd’hui. Tu vas m’ner la calèche chez le charron.

— Hum... dans l’quartier du port?

— Crains pas, si t’approches pas des quais, les Irlandais vont te laisser tranquille.

En passant près du port, Jean-Baptiste observe les débardeurs, usés trop jeunes par les lourdes charges pour un salaire de misère. Il a rencontré un vieil Irlandais voûté, qui lui a raconté son arrivée dans ce pays. « *They just cast us into the sea!* » Jetés à la mer! Surnommés « bateaux-cercueils », les navires logeaient des familles à fond de cale. Entassés dans la saleté, les immigrants manquaient d’air, d’eau et de nourriture. Le typhus et le choléra sévissaient. Sa femme a trouvé la mort en mer et beaucoup d’enfants ont perdu leurs parents. Des familles canadiennes en ont adopté plusieurs ces années-là, mais leur ont laissé leur nom irlandais.

Au souper, le généreux docteur donne une leçon d’histoire. Dans leur pays soumis au joug de l’Angleterre, les paysans irlandais devaient payer la location des champs. Même en période de famine, les propriétaires exigeaient leur dû sous peine d’expulsion. La production de céréales, avoine, blé et orge, parvenait en Angleterre sous escorte militaire tandis que les Irlandais survivaient grâce aux pommes de terre. Comble de malheur, le mildiou, une terrible moisissure, avait détruit les plants. C’est alors que lord Palmerston, un parlementaire, avait fait un calcul simple et odieux. Il en coûtait moins cher d’expédier les malades outre-mer que de les soigner dans des hospices.

— Les Anglais sont durs avec les peuples conquis, conclut le docteur. Aujourd’hui, les Irlandais s’accrochent à leur métier, même pénible et mal payé.

Ce soir-là, Jean-Baptiste évoque sa famille avec un brin de nostalgie, surtout lorsque l’image des deux plus jeunes surgit dans son esprit. Charles-Émile aura quatorze ans dans un mois. Sa voix aura-t-elle mué ? A-t-il grandi d’un pied ? *Entécas, comme dit l’père, y’aura eu l’occasion de s’débrouiller avec ses devoirs de mathématiques.* Puis, un sourire naît au coin de ses lèvres lorsqu’il pense à sa jeune sœur. *Ma p’tite mam’selle Marie-Anne... déjà finies ses grandes tresses brunes de p’tite fille, mais quand on tirait dessus...*

* * *

Jean-Baptiste ne devine pas qu’en ce moment même, son père peste à cause de son absence, alors qu’il doit fendre le bois de chauffage de cet hiver et charrier l’eau d’érable.

— Jean-Frédéric Poulin, tu te plains l’ventre plein ! lance Obéline à son mari. Joseph travaille comme deux, Charles-Émile grandit à vue d’œil, y donne un bon coup de main pis vous êtes d’avance avec les sucres.

— Peut-êt’ ben, mais pour l’bois de chauffage, y reste encore de l’ouvrage. Pourtant, y devrait l’savoir que c’est plus facile d’fendre quand la bûche est encore gelée dur !

— À part ça, témoigne Joseph calmement en tirant sur ses bretelles, y’a bûché six cordes de bois l’automne passé.

Joseph, revenu à la maison familiale avant le temps des sucres, abat une grosse part du travail. Râblé, large d’épaules, il ne

craint aucune tâche exigeante. Grâce à son caractère égal, il désamorce parfois les querelles. Mais cette fois, le rouspéteur se contente de changer de cible.

— Ouais... Entécas, l'Aurélien, pour un gars qui va hériter de la terre, on y voit pas l'bout du nez pour aider. Y va pas m'faire accroire que l'ouvrage au moulin est si pressé de c'temps icitte ! Pis Armand, on en parle même pas, obligé de laisser la fonderie à Siméon Larochelle, à Saint-Anselme, pour travailler à' beur-rierie parce que c'est moins dur ! C'est pas lui qui va r'venir nous aider.

Cet état des choses ne fait pas que des mécontents. Charles-Émile, le cadet de la famille, en profite pour se faire valoir et manquer quelques jours d'école. Il affiche sa fierté d'avoir surveillé tout seul l'évaporation de l'eau. «Le plus beau sirop de la saison», a complimenté sa mère. Obéline, de son côté, suit la progression du jambon mis à fumer dans la petite cabane près du four à pain. L'année dernière, Jean-Frédéric a protesté parce qu'elle a utilisé du merisier. Il ne jure que par le jambon fumé à l'érable et sa plantureuse épouse doit s'avouer qu'il a raison. La belle pièce de viande sera prête juste à temps pour Pâques. Déjà, elle répand un arôme invitant. Il faudra surveiller les garçons, toujours pressés de goûter. Jean-Baptiste est le plus gourmand de tous. Un instant, la mère se perd dans ses pensées. Où est passé son grand garnement ?

Joseph, Jean-Baptiste et Thodore – les trois mousquetaires ainsi surnommés depuis que le marchand général vend le roman d'Alexandre Dumas – sont partis pour les États-Unis après les Fêtes. L'argent coulait comme de l'eau pour les bons travailleurs, prétendait la rumeur. Tous trois en âge de fonder une famille, ils espéraient remplir leur bas de laine, ainsi qu'échapper quelque

temps à l'autorité des parents, et voir du pays. Après quelque temps dans une scierie, Jean-Baptiste est parti seul à cause d'une querelle avec le patron. Il a vu rouge quand un petit garçon, accroupi sous une machine pour dégager la scie, s'est fait couper un bras. «T'as même pas le droit d'engager des enfants en bas de douze ans», a-t-il crié au contremaître en le secouant comme un pommier. Ensuite, il a roulé sa bosse à travers la province, d'un emploi à l'autre, pour aboutir à Québec, où les conditions de vie des ouvriers l'ont rebuté.

* * *

Le soleil a dansé ce matin pour fêter la Résurrection, prétendent ceux qui ont recueilli l'eau de Pâques. Un remède pour de nombreux maux... «Surtout ceux qui guérissent tout seuls», a affirmé le docteur. Ça sent le réveil de la terre, délivrée de son carcan gelé par un soleil triomphant. Les jeunes filles ont entrouvert les manteaux sur leurs robes fleuries, au grand plaisir des jeunes gens. De fait, la dernière semaine du carême a vu la gent féminine délaisser la prière et le jeûne au profit de préoccupations vestimentaires. Pourront-elles assister à la messe de Pâques en chapeaux de paille et souliers, libérées des encombrantes tenues d'hiver? La fête, tardive cette année, exauce leurs vœux.

Elzéar Veilleux, le maître charron, examine les bogheis et les calèches, dont les roues sont mises à rude épreuve par les cahots des routes de terre. Il désigne à son fils Thodore, son apprenti charron et déjà excellent menuisier, celles qui auront bientôt besoin de réparation.

En ce matin pascal, la ménagère du curé monte la garde près des plates-bandes où pointent le mauve et le jaune de ses

précieux perce-neige. On ne sait jamais, avec les garnements. Mais à la vue d'une toute petite fille penchée sur une fleur, Germaine s'attendrit.

Les mères entraînent leurs filles dans l'église. Les hommes poursuivent leur bavardage sur le perron. « Y peuvent ben nous traiter de placoteuses », marmonne l'une des femmes avant de franchir le seuil de l'église. L'un d'eux voit venir une silhouette au loin.

- Ça s'rait-y l'gros cornichon à Ti-Claude Pâquette ?
- Ben non. Pâquette, y'est plus large que haut. C'te luron-là nous dépasse quasiment d'une tête !
- Dis-moi donc, y'est rouquin ! J'te gage que c'est l'Irlandais.
- Dis jamais ça devant lui, tu vas manger tout un coup de poing !

Dans la pénombre du confessionnal, le curé Beaulieu s'ennuie. Dire que le soleil brille de tous ses feux, dehors ! Impatient d'en finir, il accélère la formule d'absolution pour le dernier pénitent.

— Que-Dieu-vous-fasse-miséricorde-qu'Il-vous-pardonnes-vos-péchés, Amen... Enfin ! pousse-t-il après avoir repris son souffle.

Juste au bon moment, le clac du guichet couvre le dernier mot du curé. Apostrophés par leurs femmes, les flâneurs troquent l'odeur de la terre en dégel pour celle de l'encens, déçus de n'avoir pu identifier l'arrivant qui se glisse dans l'église juste avant le *Kyrie*. À leur tour, les femmes se laissent distraire. Malgré la solennité des lieux, les commentaires troublent le silence.

— Qui c'est ça ? chuchote Démerise Tardif, la langue la plus acérée du village.



Avril 1878

Jean-Baptiste Poulin revient dans sa Beauce natale après un séjour tumultueux à Québec, au cours duquel il espérait garnir son bas de laine. Il aspire maintenant à la liberté et à l'autonomie, souhaitant fonder une famille et cultiver sa propre terre. Hélas, malgré tous ses efforts, le jeune homme n'a toujours pas assez d'argent pour subvenir aux besoins d'un ménage...

Chez les Veilleux, Délima n'en peut plus de subir les remontrances de sa mère, qui ne la trouve jamais à la hauteur des tâches quotidiennes. Impatiente de s'émanciper, elle désire à présent plus que tout avoir un foyer à elle.

Peu à peu poussés l'un vers l'autre, Jean-Baptiste et Délima se发现ent des affinités et une envie commune de s'épanouir. Même si les tourtereaux connaissent des moments difficiles, leur rêve de devenir propriétaires d'un lot convenable semble encore à leur portée. Par quel tour du destin pourront-ils enfin s'affranchir des embûches sur leur chemin et vivre des jours heureux ?

Enseignante au long parcours, Rachel Bégin est l'auteure d'essais portant sur l'éducation. Appelée par la recherche historique et l'amour du livre, elle nous propose ici un roman authentique, nous faisant vivre sous sa plume assurée la drame et les chantiers d'un pays naissant.